

*La Maison-Dieu*, 122, 1975, 98-107.

Emile POULAT

## DE L'ÉCHEC OU DU SUCCÈS D'UNE " RESTAURATION CATHOLIQUE "

**L** *A religion des Français (mais il faudrait ajouter sans doute : leur irréligion) se présente comme un héritage, jamais simple, fait d'histoire immédiate et d'histoire lointaine, où l'action de l'Eglise peut être analysée comme un effort immense d'emprise religieuse en perpétuelle voie de formation et de transformations, de succès ou d'échec, d'intransigeance ou de compromis.*

*Au cours d'un dialogue avec notre collaborateur Jean-Yves Hameline, Emile Poulat, connu pour ses travaux de sociologie historique sur les formes modernes du catholicisme, dégage les grands traits d'un tel tableau, fournissant ainsi au lecteur l'occasion d'évoquer, l'année du centenaire de sa mort, la haute figure de Dom Guéranger.*

### **Jean-Yves Hameline**

Les enseignements du dernier Concile placent au premier rang la Liturgie et l'Eglise. La liturgie y est présentée comme liturgie du « Peuple de Dieu », et voit donc magnifier son caractère *social*. C'était déjà l'affirmation de Dom Guéranger, au début de ses *Institutions liturgiques*.

Or, aujourd'hui, nous, gens d'Eglise, aux prises avec les boule-

versements que l'on sait, nous interrogeons : quel est ce peuple que l'on dit « de Dieu » ? quelle est aussi cette liturgie, et quel sens donner à tout ce mouvement de restauration ?

C'est sur ce dernier point que nous interrogeons l'historien et le sociologue : ne pensez-vous pas qu'il soit nécessaire de relire ce mouvement dans une perspective historiquement plus étendue, surtout si l'on fait l'hypothèse qu'une part importante de la situation d'aujourd'hui se trouve déjà nouée dans la problématique qui se constitue au 19<sup>e</sup> siècle. Par exemple, j'ai souvent entendu le Père Gy souligner l'importance déterminante du renversement opéré par Guéranger : héritier en quelque façon de l'intérêt des Gallicans pour le domaine liturgique, il en inverse le signe politique et en fait l'axe central d'une réforme ultramontaine...

### Emile Poulat

De fait, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus loin, et de mettre immédiatement ce que, pour simplifier, nous appelons le « mouvement liturgique », en rapport avec la constitution, au lendemain de la Révolution, de l'intransigeantisme catholique.

La liturgie, dans les années qui suivent la Révolution, était le champ propre des Gallicans, c'est-à-dire des anti-ultramontains. Il comportait, bien sûr, un certain rigorisme commun à tout ce catholicisme hérité de l'Ancien Régime. C'est ce monopole que les intransigeants vont renverser, et il faut bien voir que ce renversement constitue une des grandes batailles religieuses du siècle.

On peut dire que l'intransigeantisme catholique est parti presque de zéro. On a eu, après la chute de l'Ancien Régime, une sorte de vide qui s'est trouvé occupé par l'Eglise constitutionnelle, suivi d'un second vide, comblé cette fois par l'Eglise concordataire. Celle-ci est faite de pièces et de morceaux qu'on essayait de raccommoder comme on pouvait. En fait, c'était un ensemble assez contradictoire : on y comptait la presque totalité du clergé réfractaire, rentré d'exil, pour le plus grand nombre, avec des sentiments très anti-révolutionnaires. Et cependant, dans leur liturgie, le cadre qui leur était imposé *de facto*, c'était le cadre de la liturgie gallicane.

### Jean-Yves Hameline

On connaît les tentatives de rénovation liturgique auxquelles se livrera l'Eglise constitutionnelle, et le projet alors assez commun de rapprocher la liturgie du peuple. La question de l'usage de la langue vulgaire est alors débattue publiquement. Ainsi, l'auteur de la *Dissertation sur la célébration de l'Office en langue vulgaire* (Frimaire, An VIII), qu'appuiera l'abbé Grégoire dans sa *Réclamation des fidèles catholiques de France au prochain Concile national*, se recommande volontiers de quelque précédent gallican, dont le fameux Mésanguy, que vitupèrera Guéranger. Faut-il pourtant concevoir un rapport entre cet effort pastoral « révolutionnaire », qu'on ne peut pas ne pas rapprocher, bien sûr, des enjeux et propositions du Synode de Pistoia, et le « mouvement liturgique » qui se développera avec la force que l'on sait autour de Guéranger et de ses amis ?

### Emile Poulat

Il y avait dans le gallicanisme tout un courant qu'on pourrait dire « de gauche », qu'on disait janséniste mais qui, en fait, était beaucoup plus marqué par le richérisme<sup>1</sup>, et qui se sentait un tempérament démocrate. On peut même se demander si, au cas où la Révolution n'aurait pas eu lieu, une crise n'aurait pas inévitablement éclaté à l'intérieur du courant gallican pour demander, non plus seulement des réformes dans l'Eglise, mais une Réforme de l'Eglise. Sans doute se seraient alors posées des questions telles que le mariage des prêtres, l'Office en langue vulgaire, l'élection des évêques...

Mais, comme nous le disions précédemment, la Révolution a transformé la situation. L'Eglise constitutionnelle a connu les tribulations que l'on sait. Quant à l'Eglise concordataire, elle se trouvait devant des nécessités assez radicales de remise en état, de rétablissement institutionnel et social. Du point de vue litur-

---

1. Du nom d'un théologien parisien, mort en 1631 ; courant d'opinion qui a conflué avec le jansénisme postérieur et qui exprimait les insatisfactions du bas-clergé, ses revendications à l'égard de la hiérarchie.

gique, on revenait à l'état antérieur théorique, c'est-à-dire à la liturgie gallicane, mais avec un clergé qui était, pour une part, gallican, dans la mesure où il était récupéré de l'Église constitutionnelle, pour une autre part, légitimiste et réactionnaire, revenant de l'exil et, par conséquent, sur le chemin qui allait mener à l'intransigeantisme.

Ainsi, tout au long du siècle se constitue un véritable « parti intransigeant », qui allait se donner petit à petit une liturgie, une catéchèse, une pastorale, et même, certainement, une théologie, comme on le verra par exemple, dans le domaine doctrinal avec l'Encyclique *Aeterni Patris* de Léon XIII imposant le thomisme. A l'autre extrémité du siècle, on peut penser que le *Motu Proprio* de Pie X, en 1903, sur la musique sacrée et la « participation active », représente pour un secteur de la liturgie ce que l'Encyclique *Aeterni Patris* avait représenté pour la théologie : un retour aux sources, la restauration d'une tradition authentique.

Ce que l'on décrit comme une victoire des ultramontains sur les gallicans doit être analysé, en fait, comme la constitution d'un véritable « parti » qui se donne peu à peu ses moyens d'expression (de pression !) et d'existence, et élimine les manifestations du parti adverse. Entendons-nous bien : ce mot « parti » n'a ici aucune connotation péjorative. Il renvoie seulement à une situation de fait ; une tendance religieuse s'est opposée à une autre ou à d'autres tendances religieuses, et elle s'est progressivement dotée de tout un système de pensée et d'action qu'elle a fait prédominer. A tort ou à raison, pour le bien ou non, c'est une autre question, et plus complexe qu'on ne l'imagine souvent.

### Jean-Yves Hameline

Tout en reprenant, si l'on peut dire, certains éléments de la « pastorale liturgique » des gallicans (langue vulgaire en moins, évidemment, car on en devine bien, désormais, la portée stratégique et le blocage, cette fois nécessaire, entre « Rome » et le latin), Guéranger les combat avec une violence inouïe.

Ne peut-on expliquer cette pugnacité par le fait que, pratiquement et idéologiquement, il se trouve souvent très près d'eux ?

### Emile Poulat

Il ne faut pas oublier que Guéranger est un gallican converti, et que tout converti charrie avec lui une partie de son passé. Je dirais volontiers que Guéranger ne s'est jamais remis de son gallicanisme !

Mais il est sans doute nécessaire de remonter au-delà de la Révolution et de se demander *quelle est la souche commune de ce modèle intransigeant et de ce modèle gallican*. Or, tous deux sont sortis de la matrice post-tridentine. A considérer les choses dans la « longue durée », on peut voir véritablement se constituer à ce moment un nouveau catholicisme, qui a pris deux formes : la forme *nationale* ou au contraire la forme *romaine* ; l'une et l'autre étant marquées par un certain rigorisme. Encore qu'il serait certainement nécessaire de distinguer un rigorisme strict, caractéristique des milieux gallicans, de sa variante romaine. A Rome, on n'est jamais vraiment rigoriste ; on est intransigeant, ce qui est autre chose, et — sans jeu de mots — liguoriste.

Aussi proposerais-je volontiers de distinguer « purisme » et « rigorisme », et même, d'opposer ces deux concepts. Le rigorisme est affaire de mœurs et de comportement. C'est une morale. Le purisme est dans la doctrine et dans ce qui se rapporte à la doctrine. Il faudrait étudier de plus près les rapports vécus, réels, entre rigueur morale et pureté doctrinale. Or la liturgie, pour Rome, c'est du domaine doctrinal. Pour les intransigeants, c'est une expression de la foi dogmatique. L'année liturgique guérangérienne n'est pas seulement un cycle festif, c'est un enseignement. Ainsi, le purisme doctrinal est du côté romain ; le rigorisme, au sens où nous le définissons plus haut, caractérisera davantage les mouvements d'inspiration gallicane et Rome le combattra longuement. On comprend pourquoi l'Encyclique *Pascendi* refusera de créditer les modernistes de leur pureté de mœurs, de leur rigueur morale, en disant que bien plus importe la pureté de la doctrine. Là aussi, entendons-nous bien : personne n'est disposé à transiger sur la foi ou la morale ; mais chaque parti reproche à l'autre son laisser-aller, celui-ci sur le plan de la doctrine, celui-là sur le plan du comportement. Chacun a ses valeurs préférées, sur lesquelles il met l'accent.

### Jean-Yves Hameline

Ne peut-on pas aussi expliquer par là l'attrait du mouvement liturgique bénédictin pour un certain *faste* de la célébration, voire un certain sensualisme, une ouverture vers l'esthétique, par quoi le purisme dogmatique s'articule à un purisme formel, qui se trouve être source de profonde jouissance, comme c'est bien le cas du chant grégorien restauré. En cela même, il reste profondément « romain », voire « papiste », bien loin d'une austérité pure et dure, de type calvinien.

### Emile Poulat

Il y a pourtant un autre courant qui se manifeste, dans le remue-ménage postridentin, et dont l'importance est considérable, c'est le *molinisme*. Phénomène jésuite, le molinisme est surtout perçu comme un anti-rigorisme moral : c'est qu'il est tout entier situé dans le champ d'un purisme doctrinal où d'ailleurs il se heurte à des courants plus conservateurs ou traditionnels. Et quand j'essaie de comprendre ce que représente le molinisme du point de vue social, par rapport à la position dominicaine et au thomisme strict, je suis amené à le considérer comme un effort pour penser un « humanisme intégral », c'est-à-dire pour assimiler religieusement la société moderne.

### Jean-Yves Hameline

Effectivement, les jésuites seront peu « liturges », et ils rejettent volontiers la liturgie du côté de la simple observance, de la dévotion, ou du décor, ce qui pourra libérer un certain profusionnisme baroque et une ouverture aux goûts mondains, notamment dans la musique. Par contre, la réforme du plain-chant, conçue comme partie intégrante de l'action liturgique, se voudra résolument anti-mondaine et anti-moderne, tout en produisant de par son radicalisme d'étranges fruits de modernité !...

Mais toutes ces allusions à la dialectique qui s'instaure entre l'Eglise, la société, les cultures, et dans l'Eglise entre les divers

courants gallicans et ultramontains, voire molinistes, m'amènent à une autre question. Est-ce que le « mouvement liturgique » (que, pour simplifier, nous plaçons sous la bannière de Guéranger), et que vous analysez comme une des formes de l'intransigeantisme catholique, à la fois contre-révolutionnaire et passéiste, mais aussi (et vous insistez beaucoup là-dessus dans plusieurs de vos ouvrages), dans le même élan, fondamentalement *social* et anti-bourgeois, ne se trouve pas pris dans une contradiction assez annonciatrice des difficultés à venir de la « pastorale liturgique » ? D'une part, il se veut plus peuple que le peuple (comme vont jusqu'à l'exprimer noir sur blanc les premiers restaurateurs du plain-chant, Danjou ou d'Ortigue, par exemple, et Guéranger lui-même), et il met en place un ordre de restauration qui introduira entre lui et le « peuple » la double distance d'un appareil lettré et d'une attitude cléricale, rejetant à la fois les dévotions barbares et les cérémonies mondaines. D'autre part, il se veut plus d'Eglise que l'Eglise, par sa surenchère à l'intransigeance doctrinale, et, de ce fait, il se heurte à l'appareil institutionnel épiscopal et clérical, plus tenté, du fait même de sa position, par les compromis et les accommodements. En un mot, l'effort de restauration liturgique ne va-t-il pas se révéler, à tout point de vue, comme un mouvement *élitaire*, et bien paradoxalement pastoral, puisque, suivant un processus dont le modèle est aujourd'hui assez connu, il met en place dans le temps même où il veut toucher la masse, un appareil qui se révélera avec le temps assez radicalement sélectif ?

On toucherait du doigt ici ce qu'on pourrait appeler la « mauvaise conscience » du mouvement liturgique (du français, bien plus que de l'allemand ou que du belge), telle qu'on peut l'observer dans les premières livraisons de *La Maison-Dieu*, à l'origine du C.P.L., les rapports des Congrès de l'Union des œuvres des années 50, les discussions surgies entre le chanoine Boulard et le Père Roguet...

### **Emile Poulat**

Au départ, toute contre-réforme est inévitablement *élitaire*. Le catholicisme post-tridentin a commencé par être *élitaire*. La première communion préconisée par saint Vincent de Paul a

d'abord été une initiative élitaires avant de devenir le phénomène populaire si décrié aujourd'hui au nom d'une nouvelle conception élitaires : ce qui ne le disqualifie pas, mais ne le légitime pas davantage. Tout est ici affaire de critères à expliciter et de conflit entre critères concurrents. Ce qui est important, c'est de savoir de *quelle diffusion* le phénomène est capable. Mais j'ajouterai qu'une contre-réforme est élitaires, non parce qu'elle serait un aristocratie, mais parce qu'elle entend élever le niveau d'une situation donnée. Autrement dit, nous aurions affaire non pas à un élitisme social, mais à un élitisme religieux et moral. Le projet des restaurateurs de la liturgie était de mettre sur pied un instrument de diffusion avec l'espoir d'élever peu à peu le niveau en donnant à la piété de nouvelles formes, de nouveaux aliments et aussi une dimension collective, publique, extérieure, contrôlable. Cet effort du mouvement intransigeant tantôt a abouti à des résultats visibles, tantôt à des échecs. Dresser la carte des réussites et des échecs de ce mouvement serait une entreprise d'un intérêt extraordinaire. Par exemple, si l'on considère non plus seulement la pastorale liturgique, mais l'ensemble de l'effort d'implantation chrétienne, dans la mesure où l'intransigeantisme se voulait essentiellement populaire (et nous avons vu qu'il se voulait cette base populaire, puisqu'il se constituait contre la bourgeoisie moderne et libérale), on pourrait montrer comment dans certains diocèses il a réussi, en Bretagne, en Vendée, dans le Pays Basque, alors que dans d'autres endroits il échoua complètement. Sans parler de l'Italie, de l'Allemagne ou du Canada français, par exemple.

Dans une ligne plus ouvertement sociale en politique, il se trouve que le mouvement intransigeant, qui a débouché sur l'Action catholique, la démocratie chrétienne, le M.R.P. en France, a eu des racines infiniment plus populaires en Allemagne, en Hollande, en Belgique et en Italie, alors qu'en France, on peut dire comparativement qu'il a échoué. Que dire du succès ou de l'échec de l'Action catholique spécialisée, compte tenu des objectifs qu'elle se donnait à ses origines, et que reste-t-il des espoirs qu'elle portait ? Les notions même d'« échec » et de « succès » demanderaient d'ailleurs à être pensées dans une perspective à la fois géographique, suffisamment étendue dans la durée, et surtout délibérément dialectique.

### Jean-Yves Hameline

Dans l'article « Modernisme » que vous avez donné à l'*Encyclopaedia Universalis* (vol. XI, pp. 135-137), vous estimez que, dans cette crise, l'Eglise se trouve affrontée à une double tâche. D'une part, à ce qu'on appelait la « reconquête des masses » ; d'autre part, à la nécessité de combler la distance qui la séparait de toutes ces sciences qui abordaient les objets religieux avec de nouvelles méthodes. Vous dites qu'il y a eu comme une division du travail : « le modernisme savant, laissant à d'autres le soin des foules apparaît ainsi, en première analyse, comme le fruit d'une division du travail. L'austère solitude dans laquelle il s'enferme est la condition de son efficacité ». Mais vous ne faites pas allusion, dans la suite de l'article, à ce qui a pu advenir dans cet autre domaine où il était question du « soin des foules » et d'un rapprochement avec le peuple...

### Emile Poulat

Ce travail pour se rapprocher du peuple s'est fait par tout le ministère pastoral et par l'Action catholique... Quant au modernisme, il faut le concevoir dans la foulée de l'exégèse libérale — même quand il la critique et s'en écarte — et par là même comme un *phénomène élitaire et consciemment élitaire*, au sens que je refusais tout à l'heure en parlant de l'élitisme de Guéranger. Car l'exégèse savante est de soi inaccessible au peuple, et même à l'ensemble du clergé. C'est une haute culture qui s'institue hors de la portée du plus grand nombre. Ce n'est pas du tout le cas des réformateurs liturgiques, qui pensent surtout, comme on l'a dit tout à l'heure, à élever le niveau d'une certaine masse de fidèles, alors que l'élitisme libéral introduit résolument une « barrière », pour reprendre les termes de Goblot. On ne saurait confondre sans abus de langage ce qui se présente comme deux types d'élitisme. La science *isole* : seuls ses résultats et ses applications sont susceptibles de diffusion. La liturgie, elle, veut *rassembler* ; mais elle se trouve devant une alternative qui peut être douloureuse quand elle doit définir les conditions du rassemblement. Va-t-elle, peut-elle toujours accepter, *consacrer* des usages

populaires (ou devenus tels), ou bien doit-elle les *réformer*, par des méthodes plus ou moins autoritaires, mais toujours par une voie extrinsèque ? C'était déjà la question des « rites chinois », sans remonter plus haut ; c'est aujourd'hui celle d'une « liturgie africaine ». Elle ne comporte jamais de réponse universelle et a priori. Chaque fois, c'est le triple rapport du peuple et du clergé, de l'Église locale et du Saint-Siège, du message catholique et des cultures particulières, qu'il faut examiner de près. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà : oui, puisque tout dépend de ce qui se passe réellement. Je dirai donc, pour terminer, que tout élitisme est ambigu, et surtout qu'en tout état de cause, il est amené à affronter l'histoire, avec le risque de se durcir ou, au contraire, de se diluer.

Emile POULAT.